

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Aux dames  
**Autor:** Marceline  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186321>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Mâ que fédè-vo don, père, se lâi fâ ion dâi valets, quinna brelâire vo preind-te ?

— Eh bin ! te vai, se repond, fé on concert.

— A-t-on jamé vu ! mâ vo radotâ, père, l'est petout on tserivari qu'on concert. On fâ lè concerts avoué lo violon et na pas....

— Lo violon ! lo violon ! se repond lo père ein lâi copeint lo subliet : l'est on bî instrumeint què lo violon, ne dio pas ; mâ lo toupin est adé lo toupin !

7

### Le Contrebandier

(Fin.)

Je lui rappelai les circonstances dans lesquelles le fait s'était passé, je lui montrai mon chiffre gravé sur le boîtier. Il demeura confondu et, à partir de ce moment, se renferma dans un silence absolu. Ianino s'approcha de moi et s'excusa d'avoir douté de mes paroles. Elle était heureuse, et me savait gré d'avoir ramené à des proportions vulgaires l'homme qu'elle avait un jour entouré d'une auréole contre laquelle sa raison avait protesté plus tard. Elle avait été victime d'une surprise dont le souvenir la troublait et l'obsédait, maintenant que le voile était complètement déchiré ; elle se sentait délivrée d'un poids pénible, saluait la liberté qu'elle avait reconquise.

Le lendemain matin je la trouvai au bord de la falaise ; elle suivait du regard les goélands qui effleuraient la surface de l'eau de leurs longues ailes. Le vent se jouait dans sa noire chevelure, sa beauté sévère était en harmonie avec la grandeur de la scène ; elle vint à moi toute souriante ; je fus presque frappé de l'expression de bonheur qui rayonnait sur ses traits.

— Ianino, lui dis-je, vous voyez que j'avais raison, et que c'était folie de croire que la chaîne forgée par votre imagination pèserait toujours sur vous.

— Accusez-moi de superstition, répondit-elle, je savais que cette homme reviendrait. Ce pressentiment avait pour moi le caractère de la certitude et souvent, la nuit, quand la tempête ébranlait les murs de notre maison, je me demandais si ce n'était pas le présage de ce retour que je redoutais ?

— L'auriez-vous donc épousé, puisque vous ne l'aimiez plus ?

— Non, je l'aurais bien forcé à me rendre ma parole, mais je craignais d'être injuste envers lui, de trop obéir à mes répugnances, d'être trop portée à prononcer un arrêt que me conseillait la voix de mon cœur. Grâce à Dieu, je suis maintenant sûre de ne plus le calomnier.

— Et vous pouvez désormais en toute sécurité vous abandonner à l'espérance.

Elle ne répondit pas ; une inquiétude venait de l'assaillir, elle se demandait si la scène qui s'était passée, les souvenirs qu'elle évoquait n'altéreraient pas l'amour de Morandière, s'il serait le lendemain ce qu'il était la veille. Je devinais ses réflexions :

— J'ai tout raconté à mon ami, lui dis-je.

— Ah ! fit-elle en rougissant.

— Soyez sans crainte, il vous aime plus que jamais ; il a une bonne foi absolue dans votre sincérité, il sait que si votre imagination a pu vous égarer, votre cœur est incapable de défaillance ; il est digne de vous comme vous êtes digne de lui.

Elle n'ignorait pas qu'elle distance la naissance et la fortune avaient mises entre eux ; mais comme, à sa place elle n'eût pas hésité à l'oublier, elle acceptait son dévouement et son amour sans étonnement, sinon sans reconnaissance. Je pris plaisir à la faire parler, elle me dit comment elle entendait la vie, elle me parla de l'avenir, je fus étonné du sens droit, de l'intelligence des choses qui s'alliait chez elle à l'exaltation des sentiments.

On pouvait s'étonner de notre absence, nous rentrâmes et bientôt nous nous retrouvions tous auprès de la falaise. Nous venions de nous y asseoir lorsque la barque de la douane longea le rivage. Elle portait le contrebandier sous bonne garde à la prison de Vannes.

Ce fut entre nous une délicieuse et interminable causerie. Chacun de nous prenait sa part du bonheur qui se reflétait sur la physionomie des deux jeunes gens. Pendant qu'ils échangeaient leurs confidences, les flots agités par une douce brise faisaient entendre à nos pieds leur chanson monotone, les voiles des barques des pêcheurs se balançaient mollement, un ciel sans nuages communiquait à la mer une teinte d'un beau bleu sur lequel scintillait les rayons d'un brillant soleil.

Jamais fiançailles ne furent célébrées sous de plus riants auspices.

Ianino avait apporté un vieux livre de famille ; elle l'ouvrit à une page où s'était desséchée une de ces anémones sauvages qui croissent en abondance sur les pentes gazonnées des Pyrénées. La frêle corolle, secouée par la brise, sembla hésiter un instant, puis partit, se souleva dans l'air et alla se perdre dans l'Océan. La jeune fille la suivit du regard en souriant. C'était le dernier vestige du rêve dont elle avait si longtemps subi la domination.

Si vous allez visiter la presqu'île de Ruiz, vous verrez encore la petite maison du douanier, vous pourrez le rencontrer lui-même suivant d'une jambe nerveuse le sentier tracé le long de la falaise et interrogeant l'horizon du regard. Tout près de la Morandière s'est bâti un petit chalet ; il y vient avec sa femme passer plusieurs mois de l'année, et y exécute des tableaux dont il trouve toujours un placement avantageux, car son talent est déjà apprécié par les connaisseurs.

LOUIS COLLAS.

Il nous tombe sous la main, la réponse que M. de Lamartine fit à une lettre qui lui avait été adressée, en 1840, par un habitant de la Chaux-de-Fonds. Elle est écrite en termes si élevés qu'elle sera sans doute lue avec plaisir :

Monsieur,

J'apprécie plus le mot touchant que vous m'adressez, que les satisfactions d'amour-propre que donne une périssable célébrité ; un conseil parti du cœur d'un homme pieux, vaut mille éloges jetés en pâture à nos vanités.

Je ne sais si j'adore Dieu dans la même langue que vous, mais soyez convaincu que je l'adore comme vous et avec vous. Je voudrais être plus digne de lui offrir l'hommage que toute créature lui doit ; mon cœur n'est pas assez pur pour cela, et mon intelligence assez élevée, mais priez-le, Monsieur, pour qu'il me purifie et qu'il m'éclaire, la prière est la plus grande force que les hommes puissent se prêter entre eux.

Je vous remercie d'avance de cette *communion des Esprits bienveillants* à laquelle vous voulez bien me convier.

J'ai été dans ma jeunesse dans les belles collines de la Chaux-de-Fonds, d'où vous m'écrivez. Je vous félicite d'habiter une des scènes de la nature, où Dieu apparaît plus splendide et plus grand dans ses œuvres. »

**Aux dames.** — M<sup>me</sup> Marceline, collaboratrice de l'*Univers illustré* offre à ses lectrices une recette de gourmandise qui se trouve d'actualité, car c'est le vrai moment de sa préparation. C'est la gelée *Bigarade* d'oranges, confiture délicieuse. « Prenez-dit-elle, de belles oranges, enlevez l'écorce et divisez-les par quartiers. Faites sortir les pépins au moyen d'un poinçon. Enlevez le zeste des oranges et aussi le zeste du citron, en proportion d'un ci-

tron pour six oranges. Pesez le tout et mettez-le dans une bassine avec poids égal de sucre concassé. Faites cuire sur un feu vif en ayant soin de tourner avec l'écumoire, car cette confiture brûle très facilement. Quand elle a bouilli trente minutes elle doit être cuite, ce qui est très facile à reconnaître si elle se glace à l'écumoire. Retirez la bassine et mettez la confiture dans des pots de verre. C'est une des meilleures et des plus appréciées que je connaisse.»

Un dimanche matin, un villageois se présente à l'étude de M. N., notaire à R... La porte était entr'ouverte. Aux deux coups frappés timidement par le client campagnard, une voix, celle d'un perroquet juché sur son perchoir, dans un coin de l'étude, lui répond :

— Entre, l'ami.

Celui-ci ne se le fait pas répéter. Etonné cependant de n'apercevoir personne, et bien persuadé que celui qui venait de lui dire d'entrer ne pouvait être le perroquet, il allait se retirer lorsque celui-ci lui crie de nouveau :

— Attends, paysan; prends une chaise, mon maître va venir.

— Pardon, lui dit-il, faites excuse, m'sieu, je vous prenais pour un oiseau.

En famille: Des amis arrivent au moment où Madame est agenouillée devant son mari, occupée de lui lacer ses souliers. Après les compliments d'usage, monsieur leur dit : « N'admirez-vous pas la soumission de ma femme en la voyant à mes genoux? »

Madame se relevant: « Je suis persuadée que ces messieurs ne trouvent rien d'extraordinaire à cela, car dans notre religion chacun se met à genoux devant sa croix. »

*A la longue.* — Pendant le moyen-âge, pour exprimer l'idée adverbiale que renferment les mots *avec le temps*, on disait *au long aller*, ce dont voici une double preuve fournie par des exemples :

Si j'ai chanté ne m'a guère valu ;  
*Au long aller* de Dieu plaist me vaura. (Litré)  
 Le temps, pour vrai, efface toutes choses ;  
*Au long aller*, mes tristesses encloses  
 Effacera..... (MAROT).

Mais, pendant la même période, au lieu d'employer toujours le verbe *aller* comme substantif, c'est-à-dire comme signifiant l'action d'aller, on employait aussi le substantif *allée*, tiré du participe passé de ce verbe, fait dont les exemples abondent :

Elle était aussi ennuyée du retour de son mari qu'elle avait *estée* de son *allée*.

Or, cela étant, il faut présumer que, au lieu de *au long aller*, on aura dit en même temps à *la longue allée*, et que, ensuite, à cause du fréquent emploi de cette expression, on l'aura réduite à la forme de *à la longue*.

Un Gascon et un Provençal vantent à l'envi l'un de l'autre la fertilité de leur pays natal. « A Bordeaux, dit l'un, vous laissez tomber une allumette dans un champ, l'année suivante, vous y trouvez une forêt. »

— A Marseille, s'écrie l'autre, vous laissez tomber un bouton de bretelles, huit jours après, vous avez un pantalon tout fait.

On demandait à un médecin octogénaire, qui jouit encore de la meilleure santé, comment il faisait pour se porter si bien. « Je vis de mes remèdes, dit-il, et je n'en prends pas. »

Un pauvre diable se présente dans un des bureaux du chemin de fer pour demander un emploi. — Que savez-vous faire ? lui demanda le chef de bureau.

Pas de réponse.

— Mais enfin, répondez-moi donc !

— Je suis sourd, monsieur, murmura timidement le solliciteur.

— Sourd !... vous me convenez parfaitement. J'ai votre affaire. Vous entrerez dès demain au bureau des réclamations.

Madame A..., qui vient de prendre une cuisinière nouvelle, s'aperçoit bientôt qu'elle fait danser l'anse du panier et elle lui en fait l'observation. « Je prie madame d'avoir un peu de patience, répond tranquillement le cordon bleu ; il n'y a pas longtemps que je suis à Lausanne ; je ne sais pas bien... mais, bientôt madame ne s'en apercevra plus ! »

Deux bohèmes prennent une absinthe au café du Théâtre : « Tu devrais bien me prêter cent sous, » dit l'un d'eux.

— Pourquoi faire ?

— Pour les prêter à Joseph.

— Et qu'en veut-il faire ?

— Il veut me les rendre ; il me les doit.

**THÉÂTRE.** — Dimanche, 6 février ; **Les Misérables**, drame nouveau à grand spectacle ; par V. Hugo. — *Les Noces de Jeannette*, opéra comique. — Rideau à 7 h. <sup>3</sup>/<sub>4</sub>.

Nous avons reçu 25 réponses justes au problème posé dans le précédent numéro. — Un de nos abonnés nous en a donné la solution en ces termes : « Mes compliments à M. Kamm pour son joli problème. Il établit, ce que j'ignorais, c'est que A, B et C jouant au billard, celui qui gagne le plus, c'est le cafetier :

A. a perdu 6 parties, gagné 45 parties. Il doit au cafetier fr. 1,20.

B a perdu 20 parties, gagné 31 parties. Il doit au cafetier fr. 4.

C. a perdu 25 parties, gagné 26 parties. Il doit au cafetier fr. 5. — Total fr. 10,20.

Quant au poisson, qui a la réputation de ne pas se soucier d'une pomme, je crois qu'il aime encore moins la *pêche*. »

*La prime est échue à M. Ch. Morel, à Genève.*

**Question à résoudre.** — Une personne interrogée sur son âge répond à son interlocuteur : J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez ; et, quand vous aurez l'âge que j'ai, la somme de nos deux âges fera 63 ans. — Quels sont les deux âges ?

**Prime :** 100 cartes de visite.

L. MONNET,

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C<sup>ie</sup>